

Carpentier, Elisabeth

# AUTOUR DE LA PESTE NOIRE : Famines et épidémies dans l'histoire du XIV<sup>e</sup> siècle

On n'a jamais autant parlé de la peste noire. On ne l'a jamais aussi peu étudiée. Cette contradiction, dont nous aurons à voir si elle est apparente ou réelle, pose un problème historiographique qui mérite de retenir l'attention.

Il y a cinquante ans, d'importants ouvrages de synthèse résumaient les connaissances de l'époque sur la grande épidémie, faisaient le bilan des travaux entrepris au XIX<sup>e</sup> siècle, suscitaient à leur tour de multiples recherches<sup>1</sup>. Bien que celles-ci aient porté sur des secteurs très variés, personne ne semble décidé à élaborer de nos jours une nouvelle synthèse.

En même temps, se ralentit le rythme de publication des monographies locales ou régionales consacrées à la peste. Pour nous en tenir à une époque récente, notons simplement que les historiens ne semblent pas avoir répondu à l'appel lancé par M. Yves Renouard lors du demi-millénaire de l'épidémie<sup>2</sup> — appel dont Lucien Febvre s'était fait l'écho ici même<sup>3</sup> et qu'avaient repris les auteurs du Rapport de démographie médiévale du Congrès de Paris<sup>4</sup>.

Donc pas d'ouvrages de synthèse et peu de monographies : se désintéresserait-on de l'histoire de la peste noire ? Certes non. Tous les articles, tous les ouvrages qui traitent de l'histoire générale et, plus spécialement, de l'histoire économique des derniers siècles du Moyen Âge abordent

1. Parmi beaucoup d'autres, les deux ouvrages fondamentaux restent ceux de F. A. GASQUET, *The Black Death of 1348-1349*, Londres, 1908 et de G. STICKER, *Die Pest (Abhandlungen aus der Seuchengeschichte und Seuchenlehre, I)*, Giessen, 1908-1912. La synthèse la plus récente est celle de G. C. COULTON, *The Black Death*, New York, 1930.

2. Y. RENOUARD, « Conséquences et intérêt démographique de la peste noire de 1348 », dans *Population*, III 1948, p. 459-466.

3. L. FEBVRE, « La peste noire de 1348 » dans les *Annales E.S.C.*, IV, 1949, n° 1, p. 102-103.

4. C. CIPOLLA, J. DHONDT, M. POSTAN, Ph. WOLFF, « Anthropologie et Démographie. Moyen Âge » dans *Rapports du IX<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques*, t. I, Paris, 1950, p. 55-80.

inévitablement le problème des épidémies du XIV<sup>e</sup> siècle, mais sans pouvoir s'accorder sur leur signification. La peste noire est-elle la cause principale de la dépression qui semble caractériser alors l'économie européenne ? Ou bien n'est-elle qu'un simple aspect, secondaire et non nécessaire, de cette longue contraction ou des bouleversements qui accompagnent inéluctablement la naissance d'un nouveau mode de production ? Entre ces positions extrêmes et inconciliables, s'échelonnent des attitudes plus nuancées... Pourquoi ?

Ainsi donc, à la carence d'études spécialisées sur le sujet, s'oppose le foisonnement des interprétations et des hypothèses. Il y a là un problème que nous voudrions circonscrire et approfondir dans le cadre européen qui fut celui de la « dépression » et à travers quelques publications parues depuis l'article d'Yves Renouard, espérant, au cours de ce survol d'un sujet immense, suggérer quelques hypothèses de travail et faire apparaître les secteurs qui nécessitent les recherches les plus urgentes.

## 1

### L'histoire de la peste noire.

A première vue, le progrès de nos connaissances sur la peste noire paraît lié à la découverte de documents nouveaux, de textes inédits concernant directement le sujet. Nous touchons ici, d'emblée, une des raisons principales de la crise que subissent de nos jours les études consacrées à la peste.

Les travaux du début de ce siècle reposaient essentiellement sur les données des chroniques. Or pouvons-nous raisonnablement espérer la découverte de nouveaux chroniqueurs ? La moisson est ici très maigre et a toutes les chances de le rester. Si l'érudition anglaise a pu, grâce à la publication d'un fragment de chronique, apporter une nouvelle contribution au problème de la date d'introduction de l'épidémie en Grande-Bretagne, ce cas risque de rester très isolé<sup>1</sup>. Il faut chercher dans d'autres directions.

Plus profitable, en effet, serait une enquête systématique portant sur les sources gouvernementales et municipales. Presque partout, le fléau et ses conséquences ont donné lieu à des interventions officielles dont les archives peuvent avoir conservé la teneur. La meilleure preuve en est cet ensemble d'une exceptionnelle richesse que Mme Lopez de

1. A. GRANSDEN, « A fourteenth century chronicle from the Grey Friars at Lynn » dans *The English historical Review*, LXXII, 1957, p. 270-273. D'après ce texte, l'épidémie aurait pénétré en Angleterre avant le 24 juin 1348 ; la date approximative généralement adoptée est plus tardive : juillet ou août.



Meneses a récolté dans les archives de la Couronne d'Aragon<sup>1</sup> : apparition et marche de l'épidémie, réactions des populations, attitude de l'État avant, pendant et après la catastrophe, désorganisation administrative, dépopulation des villes et des campagnes, hausse des prix et surtout des salaires : tous ces aspects essentiels apparaissent dans les cent cinquante-sept actes de Pierre le Cérémonieux ainsi rassemblés. Joint à une réglementation économique détaillée édictée après la peste, réglementation dont G. Tilander a donné récemment une seconde édition<sup>2</sup> et qu'avait utilisée Ch. Verlinden dans son grand article sur la peste noire en Espagne<sup>3</sup>, ces documents fournissent un matériel remarquable pour une étude de l'épidémie dans les régions qui relèvent de la Couronne d'Aragon. Cette étude sera l'œuvre, souhaitons-le, de Mme Lopez de Meneses elle-même<sup>4</sup>.

Il ne faut cependant pas s'abuser sur la valeur profonde des textes officiels. Nous avons pu le constater nous-même dans la ville italienne d'Orvieto<sup>5</sup> : à lire les textes municipaux de 1348 et des années qui suivirent l'épidémie, il semble que la peste noire n'ait eu aucune influence notable sur les structures de l'État, de l'économie et de la société qui lui ont parfaitement résisté. Il faut lire entre les lignes et suivre toutes les pistes que laissent entrevoir les textes pour saisir les ravages réellement exercés sur le plan de l'individu, de la famille, du travail, des mentalités... Le laconisme de la documentation — et il tient à sa nature même — est dangereux et général. Il n'affecte pas seulement des sources municipales comme celles d'Orvieto. Il se rencontre aussi dans les sources ecclésiastiques : un exemple en a été récemment donné à propos de la visite épiscopale que reçut, en 1354, le prieuré de Durham<sup>6</sup>. Dans les conclusions tirées de sa visite, la première après la peste, l'évêque ne mentionne pas l'épidémie et n'en dénonce aucune conséquence. On serait, à s'en tenir à ce seul texte, tenté de croire que le prieuré de Durham a échappé à la peste. Or il n'en est rien : en comparant le nombre des moines pré-

sents aux élections successives, on s'aperçoit que plus du tiers a disparu ; en étudiant les revenus du prieuré, on constate leur chute brutale après 1348... Mais la situation était en voie de redressement en 1354, car l'administration du prieuré était restée intacte : aussi l'évêque a-t-il jugé inutile d'évoquer un événement qui, vieux déjà de cinq années, n'a en rien désorganisé la communauté qu'il visite... La leçon est à ne pas oublier.

De fait, la plupart des travaux consacrés récemment à la peste mettent en œuvre des sources qui ne la concernent pas directement. S'attaquant au problème principal, celui de la mortalité, ils ont généralement recours à des documents fiscaux — donc indirects — et calculent la diminution de population d'après celle du nombre des contribuables. Il est ainsi apparu que la population d'Albi avait diminué de moitié entre 1343 et 1357 et que celle de Castres s'était effondrée dans les mêmes proportions, alors qu'à Millau, la chute était moins brutale<sup>7</sup>. Des données analogues ont été recueillies en Allemagne : la mort aurait frappé, en 1350, 50 % des habitants de Magdebourg, 50 à 66 % des habitants de Hambourg et 70 % des habitants de Brême<sup>8</sup>. Mais 25 % seulement des propriétaires de maisons de Lübeck ont succombé à l'épidémie de 1350 et 15 % à celle de 1367<sup>9</sup>. Des études semblables pourraient être menées dans beaucoup d'autres villes, la mortalité dans les campagnes restant pour le moment la grande inconnue. On la suppose généralement inférieure à celle des villes. Mais il est permis de se demander si cette appréciation est justifiée. En effet, grâce à l'étude des comptes de pontonnage de Montmélian, P. Duparc a pu suivre l'évolution du nombre des feux de huit paroisses savoyardes contribuant à l'entretien du pont sur l'Isère<sup>10</sup>. Les feux de la paroisse de Saint-Pierre-du-Soucy passent de 108, en 1347, à 68, en 1348, et 55, en 1349 ; ceux des sept paroisses voisines tombent de 303 feux, en 1347, à 260, en 1348, et 142, en 1349 : la population rurale de cette région aurait donc diminué de moitié ; ce qui remet en question l'hypothèse d'une mortalité rurale inférieure à la mortalité urbaine.

Pour les villes, au contraire, notons que les chiffres calculés récemment confirment une impression générale établie de longue date, résumée en 1948 par Y. Renouard : « ... la proportion des décès dus à la peste

1. A. LOPEZ DE MENESSES, *Documentos acerca de la peste negra en los dominios de la corona de Aragón* (Estudios de Edad media de la Corona de Aragón. Sección de Zaragoza de la Escuela de estudios medievales del Consejo superior de investigaciones científicas), Saragosse, 1956, paginé 291-447.

2. G. TILANDER, *Fueros aragoneses desconocidos promulgados a consecuencia de la gran peste de 1348* (Leges Hispanicae Medii Aevi, IX), Stockholm, 1959. Ces textes avaient paru dans la *Revista de Filología española*, XXII, 1935, p. 1-33 et 113-152.

3. Ch. VERLINDEN, « La grande peste de 1348 en Espagne », dans la *Revue belge de phil. et d'hist.*, XVII, 1938, p. 103-146.

4. En avant-propos de cette étude, Mme Lopez de Meneses a fait, au V<sup>e</sup> Congrès d'histoire de la Couronne d'Aragon, une communication sur « La peste negra en las islas baleares ».

5. E. CARPENTIER, *Une ville devant la peste : Orvieto et la peste noire de 1348*, S.E.V.P.E.N., collection « Démographies et Sociétés », n° 7. Sous presse.

6. B. HARBOTTLE, « Bishop Hatfield's visitation of Durham Priory in 1354 », dans *Archaeologia Aeliana*, 4<sup>e</sup> série, t. XXXVI, 1958, p. 81-100.

1. G. PRAT, « Albi et la peste noire », dans les *Annales du Midi*, t. 64, 1952, p. 15-25 ; Ph. WOLFF, « Trois études de démographie médiévale en France méridionale », dans les *Studi in onore di Armando Saporiti*, Milan, 1957, p. 495-503. Pour les problèmes démographiques en France, nous renvoyons à E. CARPENTIER et J. GLÉNISON, « La Démographie française au XIV<sup>e</sup> siècle », dans les *Annales E.S.C.*, XVII, 1962, n° 1, p. 109-129.

2. H. REINCKE, « Bevölkerungsverluste der Hansestädte durch den Schwarzen Tod 1349-1350 », dans *Hansische Geschichtsblätter*, t. 72, 1954, p. 88-90.

3. H. D. NICOLAISEN, *Die Lübecker Hansbesitzer von 1300-1370*, Kiel, 1954.

4. P. DUPARC, « Évolution démographique de quelques paroisses de Savoie depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle », communication faite au Congrès des Sociétés savantes de Poitiers en 1962. A paraître dans le *Bulletin hist. et phil. du Comité des travaux historiques*.

par rapport à l'ensemble de la population semble avoir oscillé entre les 2/3 et le 1/8 selon les régions »<sup>1</sup>.

Il n'échappera à personne que ces quelques études — même les plus documentées, même celles qui font état de détails chiffrés — ne peuvent pas bouleverser notre connaissance de l'histoire de la peste. La raison de cette indigence paraît claire : tous les textes apportant des renseignements directs sur l'épidémie et les plus importants de ceux qui apportent des données d'ordre démographique sont déjà connus, publiés, utilisés<sup>2</sup>. Il ne serait pas raisonnable de s'attendre à des découvertes sensationnelles en ce domaine. D'où l'essoufflement de la recherche... D'où aussi un certain découragement devant les résultats spectaculaires que peut obtenir, pour l'époque moderne, une étude documentée sur la peste, du type de celle qu'a conduite E. Woelkens dans la ville d'Uelzen<sup>3</sup>.

Pourtant, tout n'a pas été dit. Et, si les documents directs ont été exploités, il serait temps de mettre au point une méthode reposant sur l'utilisation des documents indirects, et pas seulement dans le domaine démographique. Plusieurs appels ont été lancés dans cette direction, qui méritent d'être retenus. René Baehrel a montré qu'à l'époque moderne, les périodes d'épidémies sont comparables aux périodes de terreur et peuvent être étudiées de la même façon, la recherche des causes, des faits eux-mêmes et de leurs conséquences mettant en œuvre tous les secteurs de l'histoire économique, sociale, sociologique, politique, climatique même<sup>4</sup>. Une telle conception élargit prodigieusement le champ d'investigations et du même coup, met à notre disposition une quantité non moins prodigieuse de matériaux. Certes, ceux-ci sont plus précis à l'époque moderne. Il n'empêche que rien ne nous interdit d'appliquer la méthode aux épidémies médiévales. De fait, poussant à l'extrême, W. Langer est allé jusqu'à préconiser, pour l'étude de la peste noire et de l'attitude des contemporains, l'emploi des méthodes de la psychanalyse<sup>5</sup>. Sans aller aussi loin, c'est dans cette perspective relevant de l'histoire des mentalités que nous avons voulu nous placer pour une étude consacrée aux réactions de la ville d'Orvieto devant la peste<sup>6</sup>.

Parmi les réactions des contemporains, deux manifestations spectaculaires ont depuis longtemps retenu l'attention : les Flagellants et les

massacres de Juifs. Réactions sporadiques, exceptionnelles ou phénomènes essentiels révélant en profondeur les mentalités du temps ? La question est d'importance.

Le dossier des Flagellants, tant manipulé et depuis si longtemps, ne s'est guère enrichi ces dernières années. Mais la publication par A. Lazzarini d'un long article consacré au théâtre orviétan du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> impose quelques réflexions sur le sujet. A Orvieto, existaient déjà au début du siècle quelques confréries créées en marge et par les soins des grands ordres religieux. Leur fonction principale était d'assurer les représentations sacrées qui jalonnaient l'année liturgique. Dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle — donc après la peste noire —, on assiste à un essor et à une multiplication extraordinaires de ces communautés qui sont pour la plupart des confréries de tertiaires soumises à une règle stricte, dirigées par l'Église et dont certaines portent des noms révélateurs : les *Frustati* de S. Martino, par exemple. L'auteur de l'article présente les membres de ces confréries laïques comme des âmes simples, avides d'idéal, fuyant une vie trop dure, trop dégénérée, trop décevante et il souligne un des aspects de leurs règles : l'interdiction de participer à la vie publique de la cité. Ce qui amène à poser la question : ces confréries n'ont-elles pas répondu à un besoin profond des générations qui ont survécu à la peste, n'ont-elles pas été encouragées comme telles par l'Église ? Les excès constatés, ça et là, ne seraient que des aspects secondaires du problème fondamental qui relève de l'histoire des mentalités.

Aussi générale apparaît la question des réactions anti-juives. On peut y voir, en effet, un exemple caractérisé de ce que René Baehrel a appelé, dans le cas du choléra de 1832, la « haine de classe en temps d'épidémie »<sup>2</sup>. En 1832, dit-il, les riches rendent les pauvres responsables de la catastrophe, les pauvres accusent les riches et le gouvernement, riches et pauvres s'en prennent aux médecins. Si les textes médiévaux ne permettent pas d'analyse aussi poussée, il n'en est pas moins indiscutable que les réactions anti-juives furent des réactions de haine de classe. Cette haine ne s'est d'ailleurs pas manifestée uniquement contre les Juifs, accusés de propager la maladie en empoisonnant les puits et les fontaines. Dans certains cas, la fureur de la majorité populaire s'en est pris à d'autres minorités : Musulmans en Espagne, groupes de pèlerins, nobles... Il n'empêche que le Juif, ennemi de la Chrétienté, devait nécessairement être la première victime de cette haine de classe.

Elle a fait l'objet, assez récemment, de trois études fort différentes. Pour la Catalogne, Mme Lopez de Meneses a publié trente-cinq textes concernant les pogromes perpétrés à Barcelone et dans les villes avois-

1. Y. RENOUARD, *art. cit.*, p. 463.

2. Ainsi l'article de H. BUSS, « Die Pest in Basel im 14. und 15. Jahrhundert », dans *Basel Jahrbuch*, 1950, n'étudiant aucun document inédit, n'apporte aucune connaissance nouvelle sur l'histoire traditionnelle de la peste à Bâle.

3. E. WOELKENS, *Pest und Ruhr im XVI und XVII Jahrhundert. Grundlagen einer statistisch-topographischen Beschreibung der grossen Seuchen, insbesondere in der Stadt Uelzen*, Hanovre, 1954.

4. R. BAEHREL, « Épidémie et terreur : histoire et sociologie », dans les *Annales d'histoire de la Révolution Française*, t. XXIII, 1951, p. 113-146.

5. W. L. LANGER, « The next assignment », dans *The American historical Review*, LXIII, 1958, p. 283-304.

6. E. CARPENTIER, *op. cit.*

6. A. LAZZARINI, « Il Codice Vittorio Emanuele 528 e il teatro musicale del Trecento », dans *L'Archivio storico italiano*, t. 113, 1955, p. 482-522.

2. R. BAEHREL, « La haine de classe en temps d'épidémie », dans les *Annales E.S.C.*, VII, 1952, n° 2, p. 351-360.

montrent un accroissement relatif du nombre des pauvres<sup>1</sup>. Les riches souffrirent-ils moins, à long terme, des conséquences de la peste ? E. Perroy rappelle à ce sujet que le seigneur foncier et le maître artisan figurent parmi les principales victimes de la crise de main-d'œuvre qui s'ensuivit<sup>2</sup> et l'on est même allé jusqu'à parler d'un âge d'or pour les travailleurs salariés... La situation est donc complexe. Est-elle due à la seule peste noire ? C'est toute la question et nous y reviendrons.

Il est donc possible de faire progresser notre connaissance de la peste noire en l'abordant sous des angles légèrement différents des points de vue généralement adoptés jusqu'ici, en particulier sous ses aspects sociaux et psychologiques. Est-ce à dire qu'il faille abandonner le côté traditionnel de l'histoire de la peste qui était essentiellement descriptif : description de la maladie, description de son trajet ? Sûrement pas. Bien plus, il semble que, faute de documents nouveaux, les progrès des sciences modernes — et pas seulement de l'histoire — aident à une plus grande compréhension de la catastrophe. La peste noire n'est que la première d'une série d'épidémies, de pandémies, qui se sont prolongées jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, donc à une époque où l'observation clinique et statistique était déjà très perfectionnée. Elle existe encore de nos jours dans certaines régions asiatiques, offrant un terrain toujours vivant aux examens de la médecine moderne. Subventionnées par des organismes internationaux, ont paru de nombreuses publications dans lesquelles la maladie est minutieusement décrite sous ses différentes formes, où ses ravages font l'objet de tableaux graphiques et statistiques éloquentes. Un des ouvrages les plus instructifs à cet égard est celui du D<sup>r</sup> Pollitzer : *La Peste*<sup>3</sup>.

Il est du plus haut intérêt de comparer les résultats issus de l'analyse moderne avec ce que nous savons de l'épidémie de 1348 d'après les chroniques et les traités sur la peste : les premières éclairent singulièrement les seconds et résolvent beaucoup de leurs contradictions apparentes. Certes, sous bien des rapports, les ouvrages médiévaux continuent à nous paraître fantaisistes. C'est le cas en ce qui concerne les causes de l'épidémie (due, suivant l'opinion la plus répandue, à la conjonction de trois planètes qui aurait entraîné la « corruption de l'air ») et les remèdes proposés (remèdes de bonne femme, dirons-nous : mais notons en passant que, jusqu'à la découverte toute récente des antibiotiques, la médecine moderne est restée aussi impuissante devant la peste que la médecine médiévale et que le taux de mortalité en 1900 ne devait

1. Cf. E. BARATIER, *La Démographie provençale du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, S.E.V.P. E.N., coll. « Démographies et sociétés », n° 5, Paris, 1960.

2. E. PERROY, « A l'origine d'une économie contractée : les crises du XIV<sup>e</sup> siècle », dans les *Annales E.S.C.*, IV, n° 1, 1949, p. 167-182.

3. A. POLLITZER, *La Peste* (Organisation mondiale de la santé, n° 22), Genève, 1954.

adie  
rele-  
mes  
une  
ticé-  
pre-  
nnes  
ffres  
oni-  
art,

èces  
été  
ndi-  
ion.  
l'on  
e de  
sons  
i de  
ient  
berg  
nps,  
i de  
oins  
at<sup>1</sup>.  
rière  
hro-

oire  
e à  
très  
ets.  
e la  
véle  
rive

pect  
sait  
étré  
idre  
i de  
nue



## L'histoire-catastrophe du XIV<sup>e</sup> siècle.

La peste noire est une calamité de premier plan qui a fait disparaître une telle masse de population que ses conséquences, immédiates et lointaines, nous paraissent tragiques. Elles ont été considérées comme telles par les contemporains les plus avertis ou les plus éprouvés. Aussi nous étonnons-nous parfois du peu d'importance que lui accordent certaines de nos sources et certains historiens. Spectaculaire par son ampleur, la peste noire le fut moins sous deux aspects. D'abord, elle fut brève : tous les textes de l'époque s'accordent pour lui impartir, dans chaque localité, une durée moyenne de six mois. Qu'est-ce que six mois dans l'histoire d'un siècle ? D'autre part, elle a frappé des populations dont les « espérances de vie » étaient infiniment plus courtes que les nôtres et qui vivaient dans une familiarité plus grande avec la mort, toujours présente. Sans cesse, des catastrophes viennent leur rappeler la précarité de l'existence. Au premier rang de ces drames, figurent les guerres, les famines et les épidémies.

On nous pardonnera de ne pas nous étendre sur le chapitre des guerres trop éloigné de notre propos. Dans la France, ravagée par la Guerre de Cent Ans, l'importance de la guerre est difficilement contestable et explique que la peste soit souvent passée sous silence : ainsi Mme Higounet, au cours de ses recherches dans les archives périgourdines, a-t-elle trouvé d'innombrables références à la guerre, mais très peu de témoignages relatifs à la peste... Dans les autres régions d'Europe, sans atteindre les mêmes proportions, la guerre sévit à l'état endémique : guerres locales, rivalités féodales, auxquelles il faut ajouter pillages et brigandages. Une étude récente sur les structures agraires du Brandebourg fait également ressortir que le manque de renseignements concernant la peste est à mettre en relation directe avec l'intensité des luttes civiles qui dévastent alors le pays<sup>1</sup>. De fait, l'importance de la guerre est moins à rechercher dans les pertes humaines qu'elle entraîne directement — nous savons aujourd'hui que celles-ci étaient très faibles — que dans les ravages infligés aux campagnes et dans les sacrifices imposés aux cités. Sans vouloir aller jusqu'au paradoxe, il est assez vrai de dire que le problème de la guerre rejoint très vite celui de la famine.

La Faim au Moyen Age attend toujours son historien. Nous verrons, dans la troisième partie de cette étude, les problèmes théoriques que posent — surtout au XIV<sup>e</sup> siècle — les rapports entre la densité de popu-

1. B. ZIENTARA, *Krysis agrarny w Marchu w krzaskiej w XIV wieku*, Varsovie, 1961 (résumé allemand sous le titre *Die Agrarkrise in der Uckermark im 14. Jahrhundert*).

lation et la production des denrées alimentaires. Quelle que soit la solution apportée à ce problème théorique, il est hors de doute que le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècles ont connu un nombre impressionnant de disettes et de famines. Mais tant que n'aura pas été dressé un tableau européen de ces disettes et de ces famines, dont les unes sont purement locales (dues à un accident atmosphérique et aggravées par le mauvais système de circulation des grains), d'autres régionales et très peu sont générales, nous n'aurons qu'une vue partielle — et par conséquent faussée — du problème.

Sans insister sur le chapitre des disettes locales, l'étude des disettes et famines régionales révèle leur fréquence. Voici quelques exemples, pris parmi beaucoup d'autres.

En Angleterre, dans les domaines de l'évêché de Winchester, J. Titow a pu, à partir des registres épiscopaux, évaluer les récoltes de blé depuis 1209 jusqu'à 1350<sup>1</sup>. Après avoir établi la moyenne annuelle des récoltes, il dégage les bonnes et mauvaises années, puis les très bonnes et très mauvaises, celles qui ont plus de 15 % d'écart avec la moyenne. Notons qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, quatre années seulement répondent à la qualification de très mauvaises (et six sont très bonnes), alors que l'on en rencontre huit pour la seule première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (mais dix très bonnes) : 1310, 1315, 1316, 1339, 1343, 1346, 1349, 1350. Le cas de plusieurs très mauvaises années consécutives est à souligner : 1315-1316 et 1349-1350 ; de même, deux décennies sont particulièrement défavorables : 1310-1320 (avec pourtant trois bonnes récoltes) et 1340-1350 (avec une seule très bonne récolte). Un trait frappant se dégage : l'irrégularité des récoltes dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

En France, P. Capra a rassemblé les résultats de différentes études concernant le problème des subsistances dans le sud-ouest<sup>2</sup>. En leur ajoutant les conclusions de ses travaux personnels, à partir des comptes de gestion du procureur général de l'archevêque de Bordeaux et à partir des Rôles gascons, il a porté sur un seul tableau ces renseignements d'origines diverses pour la période 1332-1375. La crise la plus forte, et de beaucoup, est celle des années 1373-1375, mais d'autres sont relevées par Mlle Larenaudie<sup>3</sup> en 1335-1337, 1351, 1361, 1368, par Ph. Wolff en 1341-1344, 1346-1347, etc.<sup>4</sup> Diversité et irrégularité restent de rigueur.

Pour le XV<sup>e</sup> siècle, un diplôme annexe inédit présenté devant la Faculté

1. J. TITOW, « Evidence of weather in the account rolls of the bishopric of Winchester 1209-1350 », dans *The Economic History Review*, 2<sup>e</sup> série, XII, 1960, p. 360-407.

2. P. CAPRA, « Au sujet des famines en Aquitaine », dans la *Revue hist. de Bordeaux et du départ. de la Gironde*, IV, 1953, p. 1-32.

3. M. J. LARENAUDIE, « Les famines en Languedoc aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », dans les *Annales du Midi*, LXIV, 1952, p. 27-39.

4. Ph. WOLFF, *Commerces et marchands de Toulouse* (vers 1350, vers 1450), Paris, 1954.



des Lettres de Lille a recensé les grands fléaux survenus en Flandre, Artois, Hainaut et Cambrésis<sup>1</sup>. Ici encore, un tableau permet de connaître les années de disette : 1409, 1416-1417, 1433, 1437-1439, 1455-1458, 1477-1483, 1487-1493... Parmi ces disettes, deux font figure de famines générales, celle de 1437-1439 et celle de 1477-1483.

En effet, si chaque région, en raison de la densité de sa population, de la plus ou moins grande fertilité de son sol et des circonstances atmosphériques a connu ses propres disettes à des intervalles souvent fort rapprochés, existe-t-il aussi des famines couvrant des pays entiers, voire l'Europe dans son ensemble ? C'est-à-dire des famines telles qu'elles dépassent les différences de peuplement, de climat, de modes de culture ? Trois périodes, pour le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, sont à retenir à ce point de vue : la période 1315-1317, la décennie 1340-1350, les années 1374-1375. Dans les trois cas, des renseignements convergents témoignent en faveur de l'existence de crises généralisées.

L'attention a été attirée sur l'importance de la famine des années 1315-1317 par un article devenu classique qui, publié voici trente ans, soulignait le caractère européen de la crise<sup>2</sup>. Parmi bien d'autres témoignages, il reprenait les chiffres établis, grâce à un document qui paraissait alors unique en son genre, par Diegerick et Pirenne au sujet des ravages de cette famine dans la ville d'Ypres<sup>3</sup>. Tout récemment, H. Van Werveke, par suite de la découverte d'un document semblable, a accompli un travail analogue pour la ville de Bruges<sup>4</sup>. Cette étude débouche sur d'intéressantes comparaisons : Bruges, plus riche qu'Ypres et bénéficiant de sa qualité de port, a pu plus rapidement enrayer la famine grâce à sa politique d'importation... De leur côté, les historiens anglais soulignent le caractère décisif de la crise de 1315-1317 qui, bien plus que la peste noire, leur paraît mettre fin à la prospérité des <sup>xiii</sup><sup>e</sup>-<sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles et inaugurer les difficultés des <sup>xiv</sup><sup>e</sup>-<sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles. Un essai d'application aux données médiévales des théories concernant les « trends » séculaires et les mouvements de longue durée Kondratieff montre, d'autre part, que le renversement de la tendance s'est produit entre 1313 (données brutes) et 1316 (d'après la moyenne mobile de sept ans) pour la France, entre 1315 et 1322 pour l'Angleterre<sup>5</sup>.

1. Françoise LECUPPE, *Les grands fléaux au XV<sup>e</sup> siècle en Flandre-Artois-Hainaut-Cambrésis* (Chronologie commentée), diplôme annexe inédit (juin 1954).

2. H. S. LUCAS, « The great european famine of 1315 », dans *Speculum*, XV, 1930, p. 343-377.

3. I. DIEGERICK, « La Peste à Ypres (1316 et 1317) », dans les *Annales de la Société hist., archéol. et litt. de la ville d'Ypres et de l'ancienne West-Flandre*, IX, 1861, p. 322-326. L'article d'H. PIRENNE, « Les Dénombrements de la population d'Ypres au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle (1412-1500) », paru en 1903 dans le t. I des *Vierteljahrschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte* a été réimprimé dans l'*Occident médiéval*, I, 1951, p. 458-488.

4. H. VAN WERVEKE, « La famine de l'an 1316 en Flandre et dans les régions voisines », dans la *Revue du Nord*, XLI, 1959, p. 5-14.

5. G. IMBERT, *Des mouvements de longue durée Kondratieff*, Aix-en-Provence, 1959. Cf. p. 178 et suiv.

Est-ce à dire que cette famine, qui est attestée en Allemagne, au Danemark et dans les pays scandinaves aussi bien qu'en Flandre et en Angleterre, fut véritablement européenne ? Divers indices permettent d'en douter et de supposer que les régions méridionales furent beaucoup moins atteintes, sinon complètement épargnées. Dans ses recherches aquitaines, Mlle Larenaudie ne découvre aucune trace de la famine de 1315-1317 et note qu'on n'a pas trouvé de documents attestant son existence pour la France méridionale. En Italie, il n'en est pas question. Dans ses *Annali delle epidemie occorse in Italia...*<sup>1</sup>, Corradi avait collecté voici un siècle, tous les renseignements concernant, non seulement les épidémies, mais les famines et les catastrophes naturelles survenues en Italie. Voici ce que nous lisons pour l'année 1315 : « Que les générations présentes et à venir sachent qu'en 1315, il y eut une grande famine en Allemagne, Hollande, Flandre, Pannonie, Lovanie, Brabant et France, à tel point qu'on n'en avait pas connu de pareille depuis un siècle. Ensuite, survint une mortalité ou épidémie..., dont mourut le tiers des hommes et des femmes de ces régions »<sup>2</sup>. Autrement dit, l'Italie fut épargnée en 1315 et aussi en 1316, puisqu'aucun texte ne signale pour ces années de difficultés particulières. Il y a plus : dans son étude sur Bruges, H. Van Werveke fait ressortir l'importance des achats de grains effectués en 1317 — et portant par conséquent sur la récolte de 1316 — dans les pays méditerranéens ; ceux-ci étaient donc exportateurs...

Mais, à l'inverse, ce sont eux qui sont les plus touchés lors de la grande famine de 1374-1375. J. Glénisson a mis en évidence son acuité dans les États pontificaux<sup>3</sup>. Mlle Larenaudie en a fait la famine-type de son étude. Au contraire, les pays septentrionaux paraissent y échapper. Dans l'ouvrage de Torfs<sup>4</sup>, que l'on peut considérer comme l'équivalent de celui de Corradi pour les Pays-Bas, aucune disette n'est signalée pour les années 1374-1375. Pour les récoltes anglaises, M. Postan parle des « good seventies ». En Allemagne, ces années sont marquées par un effondrement spectaculaire du cours des céréales, peu compatible avec l'hypothèse d'une famine généralisée. De fait, les récoltes catastrophiques sont généralement dues à de mauvaises conditions climatiques : or celles-ci

1. A. CORRADI, *Annali delle epidemie occorse in Italia dalle prime memorie fino al 1850 compilati con varie note e dichiarazioni dal...* (Memorie della Società medico-chirurgica di Bologna), Bologne, 1863.

2. « Notum sit omnibus praesentibus et futuris quod anno MCCCXV fuit fames valida in regionibus Alamanniae, Olandiae, Flandriae, Pannoniae, Lovaniae, Brabantiae et Franciae, talis quod non est a seculo audita... Post haec, epidemia seu mortalitas supervenit..., ex qua tertia pars virorum et mulierum supradictarum regionum obierunt ». *Op. cit.*, p. 460-461.

3. J. GLÉNISSON, « Une Administration médiévale aux prises avec la disette : la question des blés dans les provinces italiennes de l'État pontifical en 1374-1375 », dans le *Moyen Age*, n° 3-4, 1951, p. 303-326.

4. L. TORFS, *Faste des calamités publiques survenues dans les Pays-Bas et particulièrement en Belgique*, Paris, 1862.

marquer qu'il s'agit de la première manifestation d'un fléau universel. Ainsi un chroniqueur orviétan déclare-t-il : « La première peste générale eut lieu en 1348 et fut la plus forte ». Mais c'est pour ajouter cette énumération révélatrice : « Seconde peste, 1363. Troisième peste, 1374. Quatrième peste, 1383. Cinquième peste, 1389... ». Une nouvelle main a complété : « Sixième peste, 1410 »<sup>1</sup>. D'autres mains auraient pu continuer la liste pour le xv<sup>e</sup> siècle. Car c'est là le grand fait nouveau. Jusqu'en 1348, le Moyen Age avait connu de nombreuses et même de très graves mortalités, mais isolées et dues à des circonstances particulières, exceptionnelles. Au premier abord, la peste aurait pu être prise pour l'une d'elles. Mais, bien vite, les contemporains ont dû se rendre à l'évidence. Il s'agissait d'un mal durable, solidement enraciné et reparaissant tous les dix ou quinze ans avec une obstination implacable. Ici est le véritable drame qui a marqué tout le bas Moyen Age.

Drame, incontestablement, sur le plan moral. On a beaucoup parlé des conséquences morales de la peste noire de 1348. Ne serait-il pas encore plus juste de parler de l'influence morale de ces épidémies répétées ? Il serait fort intéressant d'étudier de manière approfondie les conséquences de la seconde épidémie, qui a déterminé la prise de conscience d'un mal permanent. A Orvieto, les réactions sont symptomatiques : la peur, l'affolement apparaissent bien plus vite qu'en 1348. Ils seront prêts désormais à réparaître à la moindre alerte, tandis que, parallèlement, s'établit une certaine accoutumance à la présence de la maladie. Pour Strasbourg et l'Alsace, H. Dubled note : « Cette série de « mortalités » massives entretint d'ailleurs dans la population un état de nervosité et de peur »<sup>2</sup>. Il est impossible que cette double attitude — peur de plus en plus consciente et accoutumance à la peste — n'ait pas profondément marqué la mentalité des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, mais celle-ci n'a jamais été principalement étudiée sous cet angle.

Par ailleurs, l'influence des récurrences de peste sur l'évolution démographique, sociale et économique des derniers siècles du Moyen Age a été particulièrement mise en lumière ces dernières années. La plupart des auteurs qui ont envisagé ce problème arrivent à la même conclusion : quelle que soit l'ampleur des pertes humaines causées par la peste noire de 1348, ces pertes auraient dû être rapidement réparées, comme celles des autres mortalités qui l'avaient précédée. Ce qui est grave, dans le cas de la peste, c'est son retour systématique, qui fauche génération après génération et étouffe dès qu'elle s'amorce toute reprise démographique.

1. « Prima pestis generalis fuit mcccxlviij que fuit maxima... Secunda pestis, mcccxlxiij. Tertia pestis, mcccclxxxiij. Quarta pestis, mcccclxxxiiij. Quinta pestis ... mcccclxxxix... Sexta pestis, mcccclx ». *Ephemerides Urbevetanae (Rerum Italicarum Scriptores, t. XV, partie V, vol. 1), p. 208.*

2. H. DUBLED, « Conséquences économiques et sociales des « mortalités » du xiv<sup>e</sup> siècle, essentiellement en Alsace », dans la *Revue d'hist. écon. et soc.*, t. 37, 1950, p. 273-294. Cf. p. 279.

Les conclusions les plus probantes sont celles qu'a réunies J. C. Russell pour la population de l'Angleterre<sup>3</sup>. Voici les pertes humaines dues à chaque épidémie :

Première épidémie (1348) .....	25 %
Deuxième — (1360) .....	22,7 %
Troisième — (1369) .....	13,1 %
Quatrième — (1375) .....	12,7 %

Il est normal que le taux de mortalité décroisse d'une épidémie à l'autre, puisque la maladie perd de sa virulence, en même temps que l'immunité de la population augmente. Il est cependant frappant de voir à quel point la violence de la seconde épidémie s'approche de celle de la première.

Il y a plus, car d'une part, il faut se rappeler que les effets de ces épidémies sont pour ainsi dire cumulatifs et, d'autre part, il faut envisager l'âge des victimes, pour mieux comprendre les conséquences à long terme de leur disparition. Dans ce domaine encore, l'étude de Russell, menée à partir de ces documents privilégiés que sont les *inquisitiones post mortem*, est de loin, même si elle a été critiquée, le travail le plus poussé qui ait été accompli jusqu'à ce jour. La peste de 1348 aurait surtout atteint les adultes, et en particulier les hommes dans la force de l'âge (ce qui explique les taux très élevés de mortalité signalés dans les rangs du clergé séculier et régulier) : la relève put donc être assurée par une génération plus jeune. Mais la deuxième épidémie atteint spécialement les enfants : cette fois, l'avenir est définitivement compromis.

Les opinions émises par Russell sur l'importance des retours de la peste ne doivent pas être limitées à l'Angleterre. On les retrouve appliquées à la Provence par E. Baratier<sup>4</sup>, au Toulousain par Ph. Wolff qui s'exprime en ces termes : « Si terrible qu'ait été la mortalité de 1348, c'est surtout la répétition du fléau au cours des décades suivantes qui devait avoir les plus graves conséquences... »<sup>5</sup>. Elles ont été vigoureusement dénoncées pour l'Allemagne — nous le verrons dans un instant — dans un grand article de E. Kelter. De son côté, H. Dubled estime que « la peste noire, à elle seule, n'aurait pas suffi à amener une baisse sensible et durable de la tension démographique »<sup>6</sup>. Dans la mesure où il ne s'agit plus d'un phénomène isolé, mais où l'on tend à considérer comme un tout la peste noire et ses récurrences du xiv<sup>e</sup> et du xv<sup>e</sup> siècles, à voir en elles un aspect permanent du bas Moyen Age, on se trouve inévitablement confronté au problème de la « dépression » qui le caractérise.

1. J. C. RUSSELL, *British medieval population*, Albuquerque, 1948.

2. E. BARATIER, *op. cit.*

3. Ph. WOLFF, *Commerces et marchands...*, p. 74.

4. H. DUBLED, « Conséquences économiques... », p. 279.

allemand<sup>1</sup>. Pourquoi, comment s'est produit cet ample mouvement de désertion ? A cette question, W. Abel apporte la même réponse que M. Postan : c'est le recul démographique — dû essentiellement aux épidémies — qui est à l'origine de la crise agraire responsable elle-même des « Wüstungen ». La diminution de la demande de denrées alimentaires a entraîné la chute du cours des céréales et a peu à peu atteint tous les secteurs de la vie agricole. Déclenché par les épidémies, ce mouvement ne les suit pas immédiatement : le véritable effondrement des prix se produit dans les années qui suivent 1370, la grande vague d'abandons des villages (l'ultime abandon étant le résultat d'une longue évolution) ne se produit qu'au xve siècle. Parallèlement, les épidémies ont eu dans les centres urbains des effets contraires : les survivants, enrichis par les héritages, manifestent une véritable frénésie de vivre et font preuve d'une volonté d'achat augmentée. D'où les hauts prix et les hauts salaires pratiqués dans les villes et l'appel de population exercé sur les campagnes, les paysans étant les victimes du mouvement de ciseaux des prix. Cet appel ne fait qu'accentuer le processus de désertion.

Mais il faut se garder de confondre dépopulation et désertion ou abandon. Cette importante distinction est aussi vraie pour les Wüstungen d'Allemagne que pour les « lost villages » d'Angleterre. Ainsi, étudiant les « lost villages » du Norfolk, K. J. Allison<sup>2</sup> s'élève contre l'ancienne interprétation qui attribuait à la peste noire de nombreux abandons de villages : l'épidémie a pu vider les villages du quart ou du tiers de leurs habitants ; en aucun cas connu dans le Norfolk, elle n'a entraîné la disparition totale des villageois et l'abandon du site, mais elle figure parmi les causes lointaines et indirectes de la désertion qui peut se produire un siècle plus tard. De ces sites, anglais ou allemands, subsistent des traces matérielles qui ont été étudiées par les archéologues et par les géographes. Attachés surtout à la description et à la reconstitution du phénomène, ils n'en recherchent pas toujours les causes lointaines. Ainsi le travail de H. Pohlendt<sup>3</sup>, paru après l'article de W. Abel, s'il représente l'étude géographique la plus poussée qui ait été menée sur les « Wüstungen », ne prête que peu d'intérêt aux épidémies et n'accorde qu'un rôle indirect et restreint à la peste. D'autres théories, en effet, peuvent expliquer les abandons et W. Abel lui-même leur fait une large part. La théorie de la guerre (« Kriegstheorie ») attribuée aux ravages de la soldatesque la destruction des maisons et du bétail et la fuite des paysans. La théorie dite

chez nous des terres marginales et que W. Abel appelle théorie des « établissements fautifs » (« Fehlsiedlungstheorie ») voit dans l'épuisement des sols et la mauvaise rentabilité de nombreuses exploitations entreprises à l'ère des défrichements les causes naturelles des abandons. Mais pour W. Abel, ces deux aspects doivent être replacés dans le contexte du déclin démographique et de la crise agraire.

L'analyse anglaise de M. Postan et l'analyse allemande de W. Abel aboutissent donc aux mêmes conclusions : la dépression des xive-xve siècles est un phénomène européen dû à une diminution massive de la population dans laquelle les épidémies — et au premier rang la peste noire — ont joué un rôle capital. Mais le problème de la dépression dépasse largement celui des épidémies et, posé avant la peste de 1348, il se poursuit pendant la majeure partie du xve siècle. Cette vue d'ensemble constitue le pôle d'attraction (ou parfois de répulsion...) autour duquel s'ordonnent toutes les autres explications, certains historiens estimant que la part faite à la peste noire est trop faible, d'autres que l'importance attribuée au déclin démographique — et par voie de conséquence à la peste — est excessive.

Au premier rang des détracteurs de W. Abel, se situe un autre historien allemand, E. Kelter. Prenant la suite de F. Lütge qui voit, lui aussi, dans les années 1348-1350 un tournant décisif de l'histoire<sup>1</sup>, E. Kelter a exposé ses vues sur l'évolution du bas Moyen Age dans un article au titre révélateur : « La vie économique allemande des xive et xve siècles vue dans la perspective des épidémies de peste »<sup>2</sup>. L'argumentation de cet article doit être observée de près.

L'auteur envisage successivement quatre problèmes qui sont au centre des préoccupations des historiens intéressés par la dépression du bas Moyen Age : la crise agraire, le problème de la main-d'œuvre agricole, la politique économique des villes, leurs modifications matérielles (constructions, répartition des biens immobiliers) et sociales. A ces quatre problèmes, la peste noire apporte une explication satisfaisante, ou plutôt la peste noire plus la série d'épidémies qu'elle déclenche. C'est, en effet, surtout par l'attention apportée à la série d'épidémies qu'E. Kelter se distingue de F. Lütge, essentiellement intéressé par la peste de 1348-1350. Tous les phénomènes envisagés par E. Kelter sont dus, dit-il, aux pertes humaines résultant de cette succession d'épidémies et — soulignons au passage une des articulations principales du raisonnement de l'auteur — à leur inégale répartition entre les villes et les campagnes, les premières étant plus atteintes que les secondes. La crise agraire,

1. W. ABEL, « Wüstungen und Presifall im spätmittelalterlichen Europa », dans *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, vol. 165, 1953, p. 380-427 ; *Die Wüstungen des ausgehenden Mittelalters* (Quellen und Forschungen zur Agrargeschichte, bd 1), 2<sup>e</sup> édition, Stuttgart, 1955.

2. K. J. ALLISON, « The lost villages of Norfolk », dans *Norfolk Archaeology*, vol. XXXI, 1957, p. 116-162.

3. H. POHLENDT, *Die Verbreitung der mittelalterlichen Wüstungen in Deutschland* (Göttinger geographische Abhandlungen, Heft 8).

1. F. LÜTGE, « Das 14/15 Jh. in der Sozial und Wirtschaftsgeschichte », dans *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, vol. 162, 1950, p. 161-213.

2. E. KELTER, « Das deutsche Wirtschaftsleben des 14 und 15 Jahrhunderts in Schatten der Pestepidemien », dans *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, vol. 165, 1953, p. 161-208.



en fait, bien qu'elle se présente au premier abord sous l'aspect d'une crise de production, (c'est la théorie de W. Abel), est une crise de surproduction, car la baisse de la production n'est pas aussi rapide que celle de la population : autrement dit, la demande a diminué plus vite que l'offre ; de plus, chaque nouvelle épidémie provoque une crise accompagnée d'une hausse passagère des prix, qui encourage les paysans, poussés par des municipalités urbaines que hante la peur traditionnelle de la famine, à maintenir des exploitations non rentables et prolonge la dépression ; E. Kelter insiste sur ce caractère cyclique. De même, il s'élève contre l'idée couramment admise d'une pénurie de main-d'œuvre agricole amenant de hauts salaires : il démontre, au contraire, que la population agricole, étant moins atteinte par la peste que la population urbaine, se trouve dans une situation excédentaire : d'où l'afflux de population vers les villes.

Passant ensuite, précisément, à l'aspect urbain du problème, E. Kelter attribue à l'exode rural consécutif aux épidémies et à la crise agraire la politique des villes à l'égard de l'immigration (facilitée après chaque épidémie, restreinte ensuite) ; le renforcement des corporations qui luttent contre la concurrence des nouveaux arrivants et contre leur manque de qualification ; enfin les réglementations autoritaires des prix qui correspondent aux différentes épidémies. Les décès enregistrés dans la population urbaine sont à l'origine du grand nombre de terrains et d'immeubles laissés à l'abandon : d'où une politique de reconstruction qui va modifier totalement la physionomie des villes allemandes, tandis que s'approfondit le fossé entre riches et pauvres et que s'accroît le nombre des misérables.

Si nous avons insisté sur la théorie d'E. Kelter, c'est parce qu'elle représente, à coup sûr, la tentative la plus vigoureuse qui ait été menée ces dernières années pour rendre à la peste noire la place qu'on lui attribuait autrefois. Cette explication systématique, qui fait des épidémies de peste le catalyseur de tous les maux du bas Moyen Age, pour séduisante qu'elle soit, appellerait bien des critiques. Contentons-nous d'en formuler deux. La première concerne les salaires agricoles : de nombreux travaux exécutés tant en Angleterre, en Scandinavie, en Espagne qu'en Allemagne ont constaté leur haut niveau<sup>1</sup>. La seconde concerne la période envisagée : les observations d'E. Kelter s'appliquent à la période qui s'ouvre avec la peste noire. Mais l'hypothèse de départ reste-t-elle valable, si les phénomènes observés ont commencé à se produire avant 1348 ? Il

était cependant indispensable qu'une prise de position aussi énergique vienne souligner toute la portée des épidémies de peste.

A l'inverse, certains historiens leur refusent toute importance. C'est le cas, en premier lieu, des historiens marxistes qui voient dans la peste un fait très secondaire, incapable d'influencer un processus de développement inéluctable ; de plus, se refusant à parler de dépression ou de déclin, ils voient dans les transformations des <sup>xiv</sup><sup>e</sup>-<sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles une étape nécessaire du progrès. Ainsi, d'après l'historien russe E. Kosminsky, le déclin démographique est étranger aux transformations que subit alors l'économie occidentale, et les épidémies de peste ne jouent elles-mêmes qu'un rôle très restreint dans ce déclin<sup>2</sup>. F. Graus, étudiant la condition des pauvres gens dont le nombre se multiplie à cette époque dans les villes et dont la présence s'explique, pour E. Kelter, par l'afflux de population rurale consécutif aux épidémies et à la crise agraire, remarque simplement que ces misérables sont des victimes désignées pour les épidémies et ajoute : « Je ne saurais discuter ici du problème tant de fois débattu du rôle joué par la peste noire dans la stagnation de la population. Je suis assez sceptique à ce sujet, pour l'Europe centrale, où son importance a été sans doute exagérée. Il faut souligner avec insistance que plusieurs manifestations de la crise (révoltes populaires, hausse des salaires) avaient déjà eu lieu, d'une manière marquante, *avant* les épidémies de peste »<sup>3</sup>. Dans le cas précis de la Bohême, le fait que l'épidémie de 1348-1351 ait atteint peu de victimes peut s'expliquer, dit l'auteur, par l'éloignement de ce pays des routes maritimes ; mais la Bohême souffrira plus, semble-t-il, de l'épidémie de 1380<sup>4</sup>. De son côté, B. Zientara, étudiant les structures agraires du Brandebourg — ou plus exactement de la marche de Wkra — à la fin du Moyen Age, estime que l'influence de la peste noire sur leur évolution fut très faible<sup>4</sup>.

Cette attitude négative à l'égard de l'influence de la peste sur le développement économique des <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles se retrouve chez les historiens qui voient dans la théorie monétaire la clé du problème. W. C. Robinson, par exemple, sans nier le déclin démographique et en attribuant même à la peste noire un rôle décisif dans ce déclin, estime que la chute de population, réduisant dans les mêmes proportions la production et la consommation, ne pouvait entraîner de crise. En vertu de la théorie quantitative de la monnaie, la crise fut produite par un déséquilibre introduit dans les termes de l'équation, c'est-à-dire par un arrêt de l'accroissement du stock monétaire, arrêt qui équivaut rapidement à une

1. Cf. les tableaux établis par M. POSTAN, « Some economic evidence... » et par W. ABEL, « Wüstungen und Preisfall... ». On peut voir également J. SCHREINER, « Pest og prisfall : Senmiddelalderen » dans *Avhandlingar utgitt av det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo* (II. Historisk-Filosofik Klasse), 1948, p. 1-129 et « Wages and prices in England in the later Middle Ages » dans la *Scandinavian econ. hist. Review*, II, 1954, p. 61-73.

1. E. A. KOSMINSKY, « Peut-on considérer le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles comme l'époque de la décadence de l'économie européenne ? », dans les *Studi in onore di Armando Sapori*, Milan, 1957, p. 553-569.

2. F. GRAUS, « Les pauvres au bas Moyen Age », dans *Annales E.S.C.*, XVI, 1961, n° 1, p. 1059, note 1.

3. F. GRAUS, « Histoire des paysans en Bohême », t. II, Prague, 1957.

4. B. ZIENTARA, *op. cit.*

diminution du stock<sup>1</sup>. Pour E. J. Hamilton également, les variations des prix et des salaires observées aux <sup>xiv</sup><sup>e</sup>-<sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles s'expliquent par les variations des disponibilités monétaires et de leur vitesse de circulation et non par celles du niveau de population<sup>2</sup>. En bref, les partisans de la théorie monétaire ne marquent aucun lien entre un déclin de la population qu'ils sont loin de nier et les problèmes monétaires qui fournissent l'explication des transformations économiques.

Un essai a cependant été tenté pour concilier la théorie du déclin démographique, accordant une large part à la peste noire, et l'explication monétaire. Dû à l'historien norvégien J. Schreiner<sup>3</sup>, cet essai distingue deux séries de phénomènes qui se contrarieraient les uns les autres : d'une part, le déclin démographique qui amène une réduction de la surface cultivée et une crise de main-d'œuvre entraînant l'augmentation des salaires ; d'autre part la chute générale des prix due à la raréfaction du stock monétaire. Les épidémies, en provoquant des hausses momentanées, contrarient, en fait, le mouvement profond, qui est à la baisse. Notons qu'en dernière analyse, dans la théorie monétaire, les épidémies de peste sont présentées comme des accidents qui contrarient le mouvement général, alors que, pour M. Postan ou W. Abel, elles accompagnent et accélèrent ce mouvement. La marge est grande entre les deux attitudes.

Bien d'autres sont possibles, qui témoignent de la complexité du problème. Ainsi, en 1949, E. Perroy attirait l'attention sur la variété des crises qui affectent le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, spécialement en France, et opposait ces crises passagères à l'état de contraction qui caractérise le siècle entier : « Nous croyons que le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle a connu les deux phénomènes. Une série de crises rapprochées, crise frumentaire de 1315-1320, crise financière et monétaire de 1335-1345, crise démographique de 1348-1350, ont exercé une action paralysante sur l'économie et l'ont maintenue pour un siècle, dans un état de contraction durable »<sup>5</sup>. En ce qui concerne la crise de 1348-1350, elle a amené une dislocation temporaire du grand commerce, mais celui-ci reprend son cours normal dès 1350. Il en est de même pour la vie rurale. Les modifications nécessaires s'opèrent pour « ajuster la production à une demande diminuée, comme à une main-d'œuvre raréfiée », les deux phénomènes ne se compensent pas. Mais, notons-le, la crise de 1348-1350 nous est présentée ici comme une parmi d'autres.

1. W. C. ROBINSON, « Money, population and economic change in late medieval Europe », dans *The Economic History Review*, 2<sup>e</sup> série, vol. XII, 1959, p. 63-76.

2. E. J. HAMILTON, « The History of prices before 1750 », dans le t. I des *Rapports du XI<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques*, Stockholm, 1960, p. 144-164.

3. J. SCHREINER, « Wages and prices... ».

4. E. PERROY, *art. cit.*

5. *Id.*, p. 168.

Se refusant à prendre parti dans ce débat, R. Delatouche, au nom d'une interprétation morale de l'évolution du Moyen Age, critique les explications qui accordent une place prépondérante aux faits matériels. Pour lui, les difficultés des <sup>xiv</sup><sup>e</sup>-<sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles résultent d'une sorte de crise de la conscience de l'Europe médiévale, à la suite de la trop belle réussite des <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles. La crise morale précède la crise matérielle dont les épidémies ne sont qu'un aspect. Il va même plus loin. Critiquant vivement l'explication malthusienne du déclin démographique, il démontre que l'agriculture médiévale était assez perfectionnée pour nourrir une population croissante. Il estime même que, si les épidémies du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle ne s'étaient pas produites, la pression démographique aurait, d'elle-même, engendré les progrès nécessaires dans le domaine agricole. Au contraire, les épidémies, qui sont un tragique accident, ont maintenu la population dans un état de dépression morale, dépourvu d'esprit d'initiative et d'élan créateur, dont les symptômes étaient visibles dès le dernier tiers du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle : la date de 1270, mort de Saint Louis, a une valeur symbolique beaucoup plus profonde que celle de 1348<sup>1</sup>.

C'est à une conclusion assez voisine qu'arrive H. Dubled qui a cherché à établir, pour l'Alsace, le bilan des dommages causés par les mortalités du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles, dans un esprit de synthèse s'inspirant de toutes les études récentes. La situation démographique de l'Alsace lui paraît, à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, « caractérisée par une tension démographique que l'on peut qualifier de dangereuse... » C'est donc dans un contexte malthusien qu'il place la peste noire, tout en soulignant, nous l'avons vu, qu'elle n'aurait pas suffi, à elle seule, à provoquer une baisse sensible et durable de la population : d'où l'accent mis sur la série d'épidémies qui fait suite à celle de 1348. Examinant ensuite les conséquences de la dépopulation qui en résulte, H. Dubled, à la suite de W. Abel, met en relief la gravité de la crise agraire qui, due à la baisse du prix des céréales, provoque simultanément la désertion des campagnes et l'afflux de population vers les villes. Mais dès qu'il aborde la question sous son aspect urbain, H. Dubled se range aux côtés d'E. Kelter, en mettant l'accent sur les cycles de hausse et de baisse des prix, sur l'intervention accrue de l'État (la politique de la ville de Strasbourg répond en tous points au schéma établi par E. Kelter pour les villes allemandes), sur la hausse des salaires et la politique des corporations. Mais, pour terminer, H. Dubled refuse de faire des épidémies l'unique explication de l'évolution du bas Moyen Age, et, comme R. Delatouche, il pense que, sans elles, la surpopulation aurait amené ses propres solutions et engendré le progrès économique<sup>2</sup>.

1. R. DELATOUCHE, « Agriculture médiévale et population », dans les *Études sociales*, 1955, p. 13-23 ; « La crise du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle en Europe occidentale », dans les *Études sociales*, 1959, p. 1-10.

2. H. DUBLED, « Conséquences économiques... », cité plus haut.

Nous voici ramenés au fond du problème. La peste noire fut-elle un mal rendu nécessaire par une évolution inéluctable ? Ou fut-elle un tragique accident contrariant le processus normal ? Ou encore un simple phénomène secondaire sans influence réelle sur le cours des choses ? Telles sont les véritables dimensions du sujet. Il relève de tous les secteurs de l'histoire, et spécialement de l'histoire économique et de l'histoire des mentalités. Seules des monographies locales ou régionales et des études de détail peuvent actuellement faire progresser le débat. Mais elles ne doivent en aucun cas perdre de vue le niveau auquel il se situe.

ÉLISABETH CARPENTIER,  
*École des Hautes Études.*

## L'organisation du travail dans le chantier d'une grande mosquée à Istanbul au XVI<sup>e</sup> siècle

L'étude et les documents qui sont présentés ici sont extraits d'un ouvrage consacré à la construction de la grande mosquée Süleymaniye au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. S'appuyant tout aussi bien sur l'analyse des registres de comptabilité qui ont été établis à l'occasion de la construction de cet édifice, sur le livre des dépenses du Palais, que sur les matériaux habituellement utilisés pour une analyse de ce genre, cet ouvrage cherche à insérer l'histoire d'une construction dans son cadre financier, économique ou social. De cette façon on donne un nouvel éclairage à l'étude des moyens techniques comme à celle des conditions matérielles de la construction, ce qui permet de résoudre certains problèmes relatifs aux origines de l'architecture monumentale en Turquie, aux influences étrangères qu'elles a pu subir, etc.

Dans les pages qui suivent, on étudiera l'organisation du travail dans le chantier de construction d'une grande mosquée, à Istanbul à partir, notamment, des registres de comptabilité.

### Les registres de comptabilité. Présentation

Les registres de comptabilité concernant une partie importante de la construction de la mosquée Süleymaniye et de ses dépendances forment, à partir de 1553, une série qui peut être considérée comme presque complète.

Si l'on accepte comme date de début le 15 juin 1550 (cérémonie de la pose de la première pierre d'après certaines sources historiques), on pour-

1. A paraître dans les publications de la Direction Générale des Wakfs en Turquie.